

Pierre-Yves TROUILLET

COMMENTAIRE DE L'OUVRAGE DE SUZANNE CHAZAN-GILLIG ET PAVITRANAND RAMOTHA, *L'HINDOUISE MAURICIEN DANS LA MONDIALISATION : CULTES POPULAIRES INDIENS ET RELIGION SAVANTE*, IRD-KARTHALA-MGI, MOKA, MARSEILLE, 2009

À l'île Maurice comme en Inde, les cultes populaires adressés aux dieux hindous autour de pierres rituelles "découvertes" localement, cohabitent avec l'hindouisme savant des grands temples et de tradition plus orthodoxe. Le livre de Suzanne Chazan-Gillig et de Pavitranand Ramotha questionne les relations entre ces deux grands types d'hindouisme dans la petite île de l'océan indien, au regard de son contexte socio-économique hérité de la société de plantation et intégré dans la mondialisation.

Il n'existe à ce jour aucune étude portant sur l'histoire et les évolutions contemporaines de l'hindouisme à l'île Maurice aussi fournie que celle-ci, surtout en langue française. En termes de méthodologie générale, les deux auteurs ont opté pour une démarche anthropologique et historique qui leur a permis de reconstituer certains changements de l'hindouisme mauricien à partir de cas d'étude précis et localisés, mais également pris dans un contexte général de restructuration de l'économie de plantation.

Cet hindouisme d'outre-mer est considéré à juste titre dans l'ouvrage comme un hindouisme "créole"¹, car il a été en partie reconfiguré par les évolutions, les enjeux et les conséquences socio-politiques de la société de plantation mauricienne. De fait, cet hindouisme exporté n'est plus identique à celui pratiqué en Inde. Pour autant, ce n'est pas la question du rapport à l'Inde, ni même une problématique diasporique qui sont interrogées dans ce livre, comme c'est du reste affirmé dans la conclusion de l'ouvrage. L'approche des auteurs est au contraire très attachée au contexte proprement mauricien², et le lecteur n'y trouvera que très peu de références faites à l'Inde, ou aux relations des Indo-Mauriciens avec leur terre d'origine.

Le livre interroge la transformation contemporaine de la société indo-mauricienne sous l'angle des interactions du religieux avec l'économique et le politique. La thèse qui est y défendue considère que la transformation des lieux de culte populaires hindous ("kalimai") de l'île Maurice est liée aux évolutions des contextes sociaux, économiques, politiques et démographiques des localités où ces sanctuaires sont situés, mais également aux évolutions de la situation économique nationale, voire mondiale. Les auteurs montrent à travers une dizaine d'exemples pris localement, que les différentes divinités hindoues (le plus souvent Kâlî, les Sept Sœurs, Hanumân et Brahmâ) et leurs lieux de culte renvoient symboliquement à divers modes d'identification collective (genre, famille, caste, classe, communauté) et à certains types de lien social, voire d'alliance politique (question remarquablement

¹ Sur ce terme, voir l'ouvrage éponyme de l'anthropologue Jean Benoist, *Hindouismes créoles : Mascareignes, Antilles*. 1998, Editions du CTHS, Paris, 303 p.

² On retrouve l'importance du contexte local/national dans les définitions de l'hindouisme mauricien suggérée Mathieu Claveyrolas dans son intervention, alors qu'il avait pourtant adopté un angle problématique assez différent de celui des auteurs du livre, en s'intéressant justement à l'entrée "diaspora" et au "rapport à l'Inde". On devine alors tout l'intérêt de la mise en relation de ces deux approches de l'hindouisme mauricien, tant elles sont complémentaires. Notons que malgré cela, les auteurs du livre et Mathieu Claveyrolas s'accordent sur l'importance des évolutions du contexte local et des étapes historiques, économiques et politiques, qui ont marqué l'île, dans la définition des cultes hindous à Maurice.

documentée). Et dans ce cadre, les mutations de ces lieux de culte – qui vont dans le sens d'une promotion ou d'une marginalisation d'une divinité par la situation de sa pierre rituelle dans l'espace culturel, ou bien du délaissement d'un kalimai au profit de l'agrandissement de tel autre – renvoient aux évolutions et aux enjeux socio-économiques du moment. Ces transformations des lieux de culte peuvent être mobilisées afin de créer ou de renforcer un lien social, ou bien pour marquer des frontières entre des groupes, en symbolisant alors, et en médiatisant parfois, certains conflits. En somme, le livre montre comment, à l'île Maurice, les relations sociales, économiques et politiques entre différents acteurs, se traduisent dans les pratiques et la géographie évolutives des sanctuaires hindous.

Si l'ouvrage ne traite que de l'hindouisme mauricien et si les étymologies des noms des divinités pourront parfois surprendre les spécialistes de l'hindouisme indien, ce travail devrait toutefois les intéresser car il rejoint des préoccupations qui leur sont chères. En effet, la question des relations entre la "définition structurale" (pour reprendre une expression de Louis Dumont³) des divinités du panthéon hindou, leur symbolique sociale et les espaces rituels, est une problématique bien ancrée dans l'indianisme, français⁴ notamment. Ce livre propose de voir comment cette relation entre les dieux, leurs lieux et la société hindoue, est recyclée hors de l'Inde, dans un contexte largement créole et singulièrement mauricien.

³ Dumont, Louis, « Définition structurale d'un dieu populaire tamoul : AiyāNar, le Maître ». *Le Journal Asiatique*, 1953, Paris, pp. 255-270.

⁴ Voir notamment les deux numéros (9 et 10) de la revue *Puruṣārtha*, dirigés par Jean-Claude Galey dans les années 1980 et consacrés à « l'espace du temple ».